

Les grandes épidémies qui ont frappé l'Empire romain

Chères consœurs, chers confrères,

Pour maintenir un lien entre nous et continuer de faire circuler des informations, le président m'a demandé de vous parler de grandes épidémies passées et comparables, par leur étendue, à ce que nous vivons en ce moment. Comme beaucoup d'entre vous ont certainement lu dans la presse des articles sur la grippe espagnole (notamment l'interview dans *Le Monde* de son historien, Freddy Vinet), le choléra au XIX^e siècle (épidémie provoquée, je le rappelle, par l'éruption du volcan Tambora, en 1815) et, bien sûr, la peste noire du XIV^e siècle (dont la dernière recrudescence eut lieu à Marseille en 1720), j'ai choisi d'évoquer des pandémies antérieures, celles qui ont durement frappé l'Empire romain, en m'appuyant sur le grand livre, récemment traduit en français, de l'historien américain Kyle Harper, *Comment l'Empire romain s'est effondré. Le climat, les maladies et la chute de Rome*, Paris, La Découverte, 2019 (son ouvrage a paru en anglais en 2017).

En 1955, Arthur E.R. Boak, dans son livre, *Manpower Shortage and the Fall of the Roman Empire in the West*, avait défendu isolément l'idée que le déclin démographique à Rome avait été si important, à partir du II^e siècle, qu'il était devenu insurmontable. L'insuffisance des données numériques et certaines faiblesses dans la démonstration n'avaient pas alors convaincu les spécialistes de la période et le lien entre la démographie et les épidémies ne fut plus par la suite un sujet d'interrogation. Au début des années 1960, on considérait encore que leurs voisins germaniques représentaient pour les Romains un autre danger que les virus.

C'est à la suite d'un article de l'historien anglais Richard Duncan-Jones, en 1996, que l'idée s'imposa que la démographie romaine avait été effectivement très atteinte au II^e siècle et que quelque chose de grave s'était produit autour de 166. Grâce au développement de la très jeune histoire des agents pathogènes, on s'en rendit mieux compte à l'occasion d'un important colloque, en 2012. La peste antonine (la grande peste), vraisemblablement d'origine africaine, qui, après avoir remonté la mer Rouge, traversa l'empire d'est en ouest jusqu'en Gaule et en Germanie, monta au nord au-dessus du Danube et s'étendit aussi profondément en Orient, fut une épidémie de grande ampleur qui se développa par saccades de 165 à 172. On estime maintenant qu'il s'est agi d'un phénomène létal à un niveau inconnu jusqu'alors dans le monde romain : la moitié de la population de Rome fut éliminée et les pertes humaines, à l'échelle de l'Empire, sont estimées en moyenne aux alentours de 10 %, c'est-à-dire sept à huit millions d'habitants, sur un total probable de soixante-quinze millions. Autrement dit, la population fut ramenée au niveau où elle se trouvait au temps d'Auguste. Les conséquences économiques de cette hémorragie démographique furent évidemment très lourdes. L'Empire frôla même le désarmement car les légions furent décimées et faillirent disparaître en 172. On ne connaît pas de manière certaine l'agent pathogène de ce désastre : la variole est sans doute l'hypothèse la plus sérieuse. C'est en effet une maladie infectieuse très contagieuse, facilement transmissible et redoutable, dont les signes cliniques sont très proches des observations de Galien qui fut témoin des événements.

Si la peste antonine fut longtemps sous-estimée, la peste cyprienne du III^e siècle a été quasiment oubliée avant d'être en quelque sorte redécouverte. Partie également d'Afrique, en Éthiopie, cette peste fut une nouvelle maladie transcontinentale de grande amplitude qui sévit pendant des années, de 249 à 262, et dont certains effets atténués et localisés se prolongèrent jusqu'en 270. À défaut des notes cliniques d'un grand médecin, nous disposons des sermons sur la mort, très explicites, d'un prêtre, Cyprien, évêque de Carthage. Son nom est donc resté attaché à cette peste qui vida l'empire. Un bilan global des pertes humaines est trop hasardeux, mais les chiffres locaux dont nous disposons ici ou là sont impressionnants : Alexandrie a sans doute perdu 60 % de sa population et, au plus fort de la crise, on comptait cinq mille morts par jour à Athènes. L'empereur Claude II lui-même a vraisemblablement été victime de la maladie. Les paléobiologistes hésitent entre deux hypothèses : une grippe, à partir d'un nouveau pathogène zoonotique (mais les symptômes respiratoires ne semblent pas signalés), ou bien une fièvre hémorragique virale. Une famille de virus hémorragiques semble correspondre à la pathologie et à l'épidémiologie de cette peste : le filovirus dont le

représentant le plus connu est celui d'Ebola. Bien qu'ils soient extrêmement vieux, les filovirus n'ont été identifiés que dans la deuxième moitié du XX^e siècle, à l'occasion d'une série d'épidémies à petite échelle. Un diagnostic rétrospectif ne sera jamais établi avec certitude, mais les symptômes hémorragiques, le traumatisme et l'insistance mise sur la nouveauté de la maladie par les contemporains plaident pour un filovirus. Son extension sur une grande échelle au III^e siècle dans le bassin méditerranéen fut au point de départ d'une crise sans précédent qui brisa l'État romain. Dans les années 260, l'empire se morcela, ses frontières furent franchies, l'armée entra en crise et la vie économique se désintégra. Ces graves événements signifièrent la fin d'une époque. Le changement fut particulièrement marqué dans le domaine religieux. Alors que la peste antonine avait provoqué un retour aux cultes apolliniens les plus archaïques, celle de Cyprien marqua le recul du polythéisme traditionnel et favorisa le développement du christianisme (la promesse de la résurrection, l'éthique d'un amour sacrificiel, la compassion mise au premier plan, la capacité à créer de nouveaux réseaux familiaux entre des étrangers).

Au VI^e siècle, la peste justinienne, venue également d'Afrique, se répandit dans l'empire et resta présente dans la zone méditerranéenne pendant deux siècles, de 541 à 759. Après une première vague initiale très violente, des recrudescences régulières se produisirent et, après un temps d'accalmie dans la première moitié du VII^e siècle, le mal se propagea à nouveau à partir d'un foyer ibérique. Dans le bassin occidental de la mer Méditerranée, la documentation est faible, mais nous sommes beaucoup mieux informés pour l'Empire romain d'Orient. Son ravitaillement, notamment celui de sa capitale, qui comptait alors cinq cent mille habitants, dépendait d'un vaste système de transport, à partir de la Haute-Égypte, et de stockage des céréales qui favorisa le développement des rats noirs ou rats des bateaux qui vivent près des humains. On sait de manière certaine que l'agent pathogène qui est à l'origine de la pandémie est le même qui frappa plus tard l'Europe au XIV^e siècle : la bactérie *Yersinia pestis*. Son génome a été séquencé à partir des restes archéologiques des victimes. Elle attaque le système lymphatique et submerge la réponse immunitaire. Le signe extérieur le plus visible, et le plus douloureux, de la maladie provoquée par l'*Y. pestis* est le gonflement des ganglions (*boubones* en grec), d'où le nom de peste bubonique qui lui a été donné. *Y.pestis* prospère dans les colonies de rongeurs d'Asie centrale, du type marmottes et gerbilles, dont le mode vie favorise sa transmission par les puces. Des épidémies de la peste bubonique avaient eu lieu avant Justinien, mais leur étendue et leur expression étaient restées limitées.

Il en fut tout autrement au VI^e siècle. La contamination des rats noirs provoqua en effet une épizootie invisible considérable dont les humains furent en quelque sorte accidentellement les victimes (marmottes, gerbilles→puces→rats noirs→puces→hommes et transmission d'homme à homme). Pourquoi cette chaîne fut-elle constituée à une si grande échelle ? Parce que, toutes les conditions génétiques et écologiques étant réunies, un brutal changement climatique dû à des éruptions volcaniques en 536, « l'année sans été », et à nouveau en 540-41, provoqua un bouleversement de l'habitat des rongeurs et un grand froid favorable à la propagation de la peste bubonique. Les années 530 et 540 ont été les plus froides de l'Holocène. On estime que Constantinople perdit la moitié de sa population. Alexandrie fut désertée et ruinée. Procope considérait que l'Empire perdit la moitié de sa population. Il est en effet très probable que la mortalité provoquée par la peste de Justinien ait été comparable à celle de la peste noire, c'est-à-dire de l'ordre de 50 % (la population totale de l'Empire romain d'orient était alors de trente millions d'habitants). Car, comme au Moyen Âge, le trait distinctif de cette épidémie fut sa capacité à se répandre dans les campagnes où vivaient 85 à 90 % des gens. Justinien fut infecté, mais il eut la chance de faire partie de ceux qui survécurent. Le début brillant de son règne fut suivi par ce qu'on a appelé « l'autre âge de Justinien. » Là aussi, ce fut la fin d'une époque.

Hier encore, les études nouvelles des maladies et du climat avaient été ajoutées à ce qu'on appelle les sciences auxiliaires de l'histoire qui est centrée sur l'homme. La nouvelle histoire environnementale prend de l'ampleur, semble renverser l'ordre des choses et faire de la nature l'objet principal des investigations et la cause majeure de la marche des événements. Cette évolution fait évidemment débat. Il ne faut pas substituer une explication mono-causale à une autre. C'est un entrelacs complexe de dynamiques variées qui rend compte de la marche des choses.

L'interrogation ancienne sur la chute de l'empire romain à laquelle Gibbon donna, comme l'on sait, une place toute spéciale dans la pensée occidentale (causes internes ou externes) est complètement renouvelée par l'étude des maladies et du climat. Enfin, ces travaux nouveaux nous invitent même à réexaminer la notion d'Antiquité tardive.

Contentons-nous ici, dans cette sorte de « brève », de revenir, pour conclure, à l'idée initiale du président et d'établir, si possible, des liens avec ce que nous vivons actuellement. L'histoire nous invite, je crois, à comprendre plusieurs choses. D'abord, les espèces microbiennes sont innombrables et nous n'en connaissons depuis peu qu'une infime partie. Ensuite, les épidémies sont souvent provoquées par des agents pathogènes zoonotiques. Bien entendu, les milieux naturels des animaux évoluent avec le reste de la nature. Mais l'action de l'homme est aussi à prendre en compte. Outre bien d'autres aspects de l'activité humaine qu'il serait trop long d'examiner ici, pointons une question très actuelle : l'allongement des circuits économiques n'est pas sans risque et les Romains en ont fait la dure expérience en s'approvisionnant massivement en Afrique. Notons encore la durée de ces épidémies. Certes, les Romains étaient beaucoup moins savants que nous ne le sommes, leurs connaissances médicales étaient rudimentaires et ils n'avaient notamment aucune notion de la contagion (ceux qui l'entrevoyaient pensaient que la transmission se faisait par le regard, sens majeur dans la culture occidentale : c'est par le regard que la Méduse pétrifiait ceux qui l'approchaient). Il n'en demeure pas moins qu'une épidémie ne disparaît pas rapidement. Pour beaucoup d'entre elles, la métaphore de la vague est impropre et il est plus exact de parler de recrudescences parce que les foyers de l'épidémie ne sont pas détruits et qu'ils peuvent être rallumés à de nouvelles occasions. Enfin, il est clair que la maîtrise des choses qui fut longtemps un programme et une certitude est illusoire et que nous sommes et demeurons très vulnérables.

Michel Pertué